

HISTOIRE

DES

PETITESOEURS DES PAUVRES.

(Suite.)

Il ne faut pas estimer la vertu des hommes au prix de leur repos; cependant la plupart de ceux qui vont chercher à ces fontaines les haricots et les pommes de terre qui doivent composer leur dîner, ne sont pas la fleur de la société. Il s'y rencontre des pauvres respectables; après avoir reçu leur portion, ils s'empressent de l'emporter chez eux et de la partager en famille. Les autres consacrent leur pitance sur place, en s'attachant dans la cour et dans la rue; ce sont pour la plupart des malheureux vieillards ou de tristes enfants vagabonds et dépravés, sans domicile, sans famille, paresseux, ivrognes, livrés à tous les vices et à toutes les industries. En 1849 cette population avait un caractère particulier. La misère était grande alors à Paris; le travail échouait et les passions fortement émus; à l'heure des repas, on voyait se rassembler autour des fontaines de la charité des hommes dans la force de l'âge, vêtus d'incompréhensibles guenilles, conservant encore au milieu de leur saleté les restes d'une certaine élégance, dénotant des gens habitués naguère à gagner beaucoup, et à dépenser dans le désordre et l'insouciance tout ce qu'ils gagnaient; les visages avaient souvent une expression de cynique impudence; le tout formait une compagnie peu agréable. Les Petites-Sœurs, inconnues et perdues au milieu de ce monde étrange, insolent et dégoûtant, attendaient leur tour avec les autres, passaient leur journée au guichet et emportaient ensuite, moyennant un sou ou deux, le dîner de la communauté entière.

Les semaines et les mois se succédaient de la sorte. Malgré les dégoûts de cette vie misérable et les ennuis de cette longue attente, dont le terme toujours entrevu s'éloignait tous les jours, nos Petites-Sœurs ne regrettaient qu'éloignement de leurs compagnes, la privation de leurs chers exercices de communauté, et par-dessus tout la séparation de leurs pauvres. Elles persévéraient dans leur volonté de s'implanter à Paris; elles acceptaient les traverses, les humiliations, les oublis pour ainsi dire de la Providence, qui ne suscitait pas une circonstance en faveur de leur tirer des difficultés où elles étaient entrées; elles offraient tout à Dieu au profit de la maison qu'elles voulaient établir.

La Mère générale, appelée ailleurs cependant pour les besoins de la Congrégation, laissa à la mère Marie le soin de poursuivre la conclusion d'une affaire qui paraissait sans issue. Sur ces entrefaites, le choléra vint à sévir; pour passer le temps et l'employer au moins à quelque chose, la mère Marie se mit à soigner les cholériques. Elle fut atteinte du fleau, et sa santé déjà si délabrée en fut toute ruinée. Au bout de cinq mois d'attente et de misères, elle trouva enfin, rue Saint-Jacques, la maison dont elle est aujourd'hui supérieure, et dont le local fut successivement agrandi jusqu'à pouvoir contenir cent cinquante pauvres.

Pendant qu'on avait tant de peine à s'établir à Paris, une autre fondation se faisait à Nantes. L'abbé Le Pailleur y avait été appelé par les membres des Conférences Saint-Vincent-de-Paul; on tomba bientôt d'accord; les Conférences promirent leur concours, le Bon

Père laissa à ses filles, ou plutôt à la divine Providence, le soin de fournir à toutes les charges de l'établissement. Il était difficile de contester de pareilles conditions. Mais avant de rien entreprendre, le Bon Père demandait l'autorisation des vicaires capitulaires. Le siège de Nantes était alors vacant, et les Petites-Sœurs ne s'établirent nulle part sans avoir l'approbation de l'Evêque du diocèse et l'assentiment du curé de la paroisse. La réponse des vicaires capitulaires se fit un peu attendre, M. Le Pailleur fut forcé de quitter Nantes.

Il y laissa la mère Marie-Thérèse, première assistante de la supérieure générale, avec une de ses compagnes. Il lui remit vingt francs en lui disant: "Mon enfant, que Dieu vous bénisse! Laissez-vous une maison, je reviendrai dans trois mois, je veux trouver autour de vous beaucoup de vieillards et une petite chambre pour me loger." Avec cette petite somme et ce petit avis, la mère Marie-Thérèse prit la bénédiction du Bon Père. La réponse des vicaires capitulaires se fit attendre vingt jours, la pauvre sœur était à bout de ses ressources, elle n'avait plus que quatre francs. Elle avait déjà visité une maison, elle s'empressa de la louer et de s'y installer tout aussitôt. Le propriétaire, en la voyant arriver, lui demanda où était son mobilier. Elle n'avait rien autre qu'un peu de paille, qu'elle venait d'acheter et qui devait lui servir de lit à elle et à sa compagne. Ce propriétaire était un chrétien, sans doute, il eut confiance en Dieu et ne s'inquiéta pas du prix de sa location. Les bonnes sœurs s'empressèrent d'aller chercher des pauvres... Au bout de trois mois l'abbé Le Pailleur revint, il trouva une maison bien montée et fournie de tout ce qui est nécessaire; la sympathie de la ville lui fut acquise; quarante vieillards l'habitèrent. Le Bon Père leur prêcha une petite retraite; un grand nombre d'entre eux revinrent à Dieu, tout marcha enfin, et le Père lui-même n'a pas été oublié; il y a dans la maison une petite chambre à son usage. Tant la Providence paraît s'appliquer à satisfaire les moindres desirs de ses enfants!

Dans la plupart des villes, les Petites-Sœurs ont coutume d'aller quêter au marché. A Nantes, dès les premiers jours, une sœur se présenta sur le marché aux légumes demandant pour l'amour de Dieu, aux marchandes, de lui donner quelque chose pour les pauvres hommes-femmes. De tout son cœur, répondit la première à laquelle elle s'adressa, de tout mon cœur, car ce que vous faites est trop beau. — Qui certes, ma Sœur, répondit la seconde, car quand je serai vieille j'aurai besoin de votre maison. Et autres semblables discours. On ramplit trois sacs de leurs dons; le Sœur se confondait en remerciements. Elle prit un sac pour le placer sur ses épaules, on lui cria tout aussitôt: Vous ne porterez pas cela, lui dirent les marchandes, et se saisissant entre elles, elles firent porter à l'aise toute la petite provision. Quand la Sœur les quitta, elles lui dirent: Vous reviendrez tous les mercredis et tous les samedis; priez pour nous!

La même année, outre ces maisons de Paris et de Nantes, on en fonda une troisième à l'extrémité de la France, à Besançon. On ne rencontra aucun retard ni aucune difficulté. Une charité généreuse avait tout préparé à l'avance; lorsqu'on arriva, on trouva une maison bien meublée et accablée de toutes choses. Il n'y avait plus qu'à recevoir les pauvres. Aussi, les Sœurs qui étaient allées à Besançon sous la conduite de la mère Pauline, seconde assistante de la Congrégation, trouvaient que les douceurs accoutumées des fondations leur avaient été retirées pour être de-

parties aux deux mères Marie et Marie-Thérèse. L'approbation de Mgr l'Archevêque de Besançon avait été donnée tout d'abord. Dès leur première visite, le bon Pater vida sa bourse entre les mains des Petites-Sœurs. La vérité nous oblige de dire que cette bourse contenait quatre pièces de cinq sous; c'était là tout ce que possédait l'Archevêque; il plaça cette même monnaie devant la statue de la sainte Vierge et s'agenouilla avec les Petites-Sœurs pour adresser une petite prière à cette consolatrice des affligés; il recommanda ensuite aux Sœurs de ne pas manquer à venir deux fois par semaine chercher les dessertes de sa table fragile.

En 1850, de nouveaux établissements furent fondés à Angers, à Bordeaux, à Nancy et à Rouen. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces diverses fondations. C'est toujours la même histoire. A Angers, les Sœurs s'établirent dans une ancienne chapelle que M. le curé de la Trinité, M. l'abbé Manpant, aujourd'hui grand-vicaire de Rennes, avait mise à leur disposition. Il n'y avait aucune dépendance; une petite cloison en papier séparait le logement des bonnes femmes du dortoir des Sœurs. Quand une vieille venait à mourir, pour ôter à ses compagnes le spectacle de son cadavre, on le transportait de l'autre côté de la petite cloison, dans l'appartement des Sœurs, qui s'enveloppaient ce pauvre corps et le veillaient pendant la nuit. Dans cette chapelle, derrière cette cloison de papier, est morte la bonne sœur Félicie. Elle est morte au milieu de ses pauvres, comme un soldat sur le champ de bataille. Il est inutile de dire quelle vénération la ville d'Angers conserve à sa mémoire. Nous avons connu cette héroïne juive à cette fondation de Tours, où elle donna sa vie. Sa modestie et son humilité égalaient son ardeur; nous ne saurions parler convenablement de ses vertus, du moins sommes-nous assurés qu'on ne saurait en avoir une trop chère estime. Dès les commencements de l'Institut, les Petites-Sœurs avaient coutume de prier et de réciter tous les jours avec leurs pauvres un Pater et un Ave pour celle d'entre elles qui mourait la première; c'est la mère Félicie qui a emporté tous ces serments suffragés; elle est la seule d'ailleurs qui ait déjà quitté le travail et ait reçu sa récompense. Son nom la prédestinait à cette joie.

Les aumônes du riche, comme on peut croire, ont puissamment aidé à toutes ces fondations, dont nous regrettons de ne pouvoir raconter l'histoire en détail, mais le caractère particulier de l'œuvre des Petites-Sœurs est la sympathie populaire. Le don du pauvre abonde entre leurs mains sous les formes les plus diverses et les plus touchantes. Ce que nous disions tout à l'heure des marchandes de légumes de Nantes s'est renouvelé à peu près partout. A Bordeaux, les bûcheres et les autres marchandes de comestibles se sont montrées d'une générosité inouïe. A Saint-Servan, les ouvriers ne se sont pas contentés d'aider, comme nous avons dit, aux travaux des bâtiments. Ce petit port renferme plusieurs chantiers d'armateurs; un entre autres occupe près de cinq cents hommes; pour participer à l'œuvre des Petites-Sœurs, ils se sont imposés une rétribution personnelle d'un sou par semaine, et chaque dimanche on porte la somme à l'asile des vieillards. Ailleurs, ce sont des soldats qui éparpillent quelques gamelles de leur soupe et vont les vider dans les seaux de la quêtuse. Ils s'arrangent encore de manière à épargner du pain pour en faire aumône aux pauvres vieillards. Ce caractère de sympathie populaire s'est surtout manifesté

aux deux fondations de Bordeaux et de Rouen, et il y a pris un accent qui est presque devenu l'enthousiasme.

Un père Jésuite, dévoué comme ceux de cette Compagnie à tout ce qui peut procurer le soulagement du prochain et le bien d'âmes, désirait ardemment faire venir les Petites-Sœurs dans cette dernière ville; il avait eu occasion de visiter un de leurs établissements et d'apprécier l'esprit de l'Institut. Il lui semblait que ses saintes filles étaient spécialement destinées à rendre de grands services à Rouen, à cause de la misère qui y est grande, et surtout à cause de la prédication de l'exemple, qui est partout si efficace. Pendant qu'il ruminaient ce projet dans sa tête et surtout dans son cœur, deux Petites-Sœurs arrivèrent à Rouen; elles ne croyaient pas venir fonder une maison, mais simplement faire une quête; elles étaient adressées au secrétaire de l'Archevêché et à des membres des conférences Saint-Vincent-de-Paul; elles demandèrent qu'on les aidât à obtenir l'autorisation de quêter. On leur promit de s'y employer, à condition qu'elles ne quitteraient pas Rouen et essieraient d'y former un asile. On se réunit, on se concerta, et on put bientôt entrer à la supérieure générale qu'on a trouvé une maison propre à commencer l'entreprise. On ne pouvait répondre du succès; on voulait au moins faire une tentative, mais il était prudent de la faire dans des proportions modérées et assez restreintes. C'est une grande opération que de créer dans une ville un nouvel établissement de charité et les bases sur lesquelles s'appuient les Petites-Sœurs paraissent toujours si fragiles, qu'avant de les avoir essayées on ne peut croire qu'elles puissent suffire à porter quelque chose.

La bonne mère se rendit à Rouen et visita la maison, qui aurait pu contenir quarante vieillards. Elle vit aussi un grand bâtiment, qu'on ne lui proposait pas capable de loger deux cents personnes, et déclara tout d'abord qu'on avait la petite maison était tout à fait insuffisante, et que, dans une ville comme Rouen, le grand bâtiment ne devait pas être trop vaste. On eut beau la rassurer, la rassurer d'imprudence et l'engager à ne pas charger d'un foyer de plus de 3,000 fr. une œuvre à laquelle on ne savait encore comment répondre. La sympathie publique, la bonne mère laissa dire et maintint son avis. Elle avait l'expérience; elle savait comment les choses se passaient, et croyait qu'après tant de témoignages de la bonté de Dieu, si la prudence était encore nécessaire, la confiance était surtout de saison. On la laissa faire. Au bout de quinze jours on ne pouvait plus avoir d'inquiétude pour l'avenir. La maison est pleine aujourd'hui, il faut admirer la part que prit le peuple de Rouen à cette fondation. La première fois que les Petites-Sœurs parurent sur le marché, elles firent presque une émeute; on les connaissait déjà; chacun les appelait, se précipitant vers elles et voulant leur apporter son offrande. Les hommes de police chargés de veiller au bon ordre s'étonnèrent de ce tumulte et furent sur le point de faire éloigner celles qui en étaient l'occasion. Ce fut un bien pire désordre; on s'expliqua cependant, on régla toutes choses. Les Sœurs font maintenant le tour du marché et chacun leur remet à son tour la petite aumône qu'il a préparée pour elles. L'accompagnement de bonnes paroles de reconnaissance et de cordialité. Toutefois, il faut en cette affaire se conduire avec sagesse et équité; car des marchandes se plaindraient un jour à la supérieure de la quêtuse, qui ne venait

pas vers elles aussi souvent que vers les autres. Il fallut encore régler les choses de manière à faire droit à cette plainte si générale. De pareils griefs s'élevèrent à Bordeaux, et la mère se chargea d'en être l'interprète auprès des Sœurs. A cause de la grandeur de la ville et du nombre des pauvres, les Petites-Sœurs quêtuses se font aider d'un âne. Avec tout son harnachement, l'âne est lui-même un don de la charité. Quand, en allant au marché ou en revenant des maisons particulières qu'il visite régulièrement, l'âne traverse les rues portant sur son dos, outre ses paquets bien remplis, une petite inscription que tout le monde aime et qui témoigne qu'il appartient aux Petites-Sœurs, les bons habitants de Rouen, qui n'osent pas exiger qu'on s'arrête chaque jour à leur porte, s'empressent de sortir et de déposer eux-mêmes leur petite aumône entre les mains de la Sœur, ou dans les paquets de son serviteur l'âne. Ce ne sont pas seulement des provisions de bouche qu'on dépose ainsi, des hardes, des paquets de linge, des draps tombent quelquefois des fenêtres aux pieds de la Sœur. L'âne emporte tout; les Petites-Sœurs prient pour les bienfaiteurs des pauvres, et le bon Dieu les connaît.

Les rues de Rouen sont assez étroites et souvent fort embarrassées. Un jour, une voiture accrocha les paquets du pater âne, qui s'en allèrent, avec tout leur contenu, rouler dans la boue. Un ouvrier était témoin de l'accident, il s'empressa d'aider la Sœur à le réparer aussi bien que possible. Hélas! dans le choc, les paquets avaient été rompus; on raccommoda le tout avec des ficelles, assez mal cependant, et l'ouvrier rentra à son atelier. Il raconta ce qu'il avait vu et le désastre qui était tombé sur la petite Sœur. Tout l'atelier s'intéressa à cet accident. Tout de suite on se consulta, et le soir on portait un triomphe aux Petites-Sœurs deux beaux paniers pleins. On ne se contenta pas là des traits charmants? Un des principaux fabricants écrivait à l'abbé Le Pailleur qu'il lui avait d'incompréhensibles obligations. Autrefois, mes ouvriers, disait-il, ne s'occupaient que des doctrines socialistes; depuis l'arrivée des Petites-Sœurs, on ne parle que de Dieu, de la charité, de leur vertu, de leur dévouement et de leurs besoins. Cette admiration n'est pas stérile; elle se tourne en bienfaits de toutes sortes et en mille services que nous ne pouvons analyser. Ainsi, lorsqu'eut lieu la bénédiction de la chapelle, ce fut une fête pour toute la ville, une fête populaire. Les principaux bienfaiteurs avaient été invités à la cérémonie que l'Archevêque de Rouen voulut présider; le maire et le préfet y assistèrent, et on remarquait un grand nombre de simples ouvriers. L'abbé Le Pailleur y était; c'était la première fois qu'il entrât à Rouen. Les ouvriers le couvraient de leurs regards; ils regardaient sur lui toute l'admiration que leur inspirait la vie de ses enfants. Après la cérémonie, ils baisaient ses mains et ses habits, et voulaient recevoir sa bénédiction. Ils n'étaient pas assés à éprouver cette émotion. Comme le Bon Père remerciait un des fabricants de la ville, qui s'était montré d'une générosité extrême pour la maison, celui-ci en lui pressant les mains, lui répondit, les larmes aux yeux: "C'est bien à moi de vous remercier! Avant de connaître vos Sœurs, je ne connaissais pas Dieu, elles me l'ont fait voir, elles me l'ont fait connaître et aimer; aujourd'hui j'ai la paix, je suis chrétien, et c'est à vous que je le dois."

(A continuer.)

TRUZZIETON.

CASTRUCCIO.

CHRONIQUE SIENNOISE DU XIV^e SIECLE

(Suite.)

Après plusieurs questions et fices révérentes, la curieuse et bavarde Volbâ promit une de ses plus belles chambres à la signora, et une bonne litière pour ses pauvres bêtes, qui semblaient très fatiguées.

— Elle venait sans doute de bien loin?... La signora accomplissait peut-être un vœu fait à la madone?... quelque pieux pèlerinage?... Elle aussi avait fait des vœux, désirait faire un pèlerinage; mais ses affaires l'en empêchaient; il fallait bien gagner sa pauvre vie; et puis sa santé n'était pas bonne; depuis son veuvage elle était toujours malade; elle souhaitait que la signora ne souffrit jamais; ce qu'elle avait souffert....

Sans faire attention à ce flux de paroles et après avoir donné rapidement ses instructions à sa vaillante hôtesse, pour lui apprendre ce qu'elle attendait d'elle, Nella, suivie de sa vieille compagne, se dirigea vers la cathédrale, où elle entra pour avoir reçu Benvenuto des mains d'un vieillard, qui place auprès d'une des nombreuses colonnes soutenant le vaisseau de l'église, semblait faire par-

tie des sculptures bizarres qui en ornaient la partie inférieure.

L'intérieur du vaisseau était comme l'extérieur, revêtu de marbre blanc et noir, les piliers en étaient légers, et les fenêtres échelonnées en amphithéâtre et ornées de petites colonnes, s'avancèrent les unes sur les autres.

La voûte était azurée et parsemée d'étoiles d'or, ainsi que les croix d'ivoire qui la divisaient. La coupole était soutenue, comme la voûte, par des colonnes de marbre et ornée de statues de même pierre, parmi lesquelles on voyait le douze mètres de Joseph Mazzuoli de Sienne. Le pavé, de marbre blanc, gris et noir, représentait des scènes de l'Ancien-Testament; le sacrifice d'Abraham et le passage de la mer Rouge surtout étaient d'un effet admirable.

Les différentes villes alliées de la république de Sienne y étaient représentées chacune par leur emblème: l'éléphant de Rome surmonté d'une tour, le lion de Florence et celui de Massa, le dragon de Pistoia, le lion de Pise, la licorne de Viterbo, Poie d'Orvieto, le vautour de Volterra, la cigogne de Pérouse, le lion corvier de Pérouse, le chevreuil de Grosseto et tutti quanti offraient un singulier et curieux spectacle.

La chapelle de la Vierge était la plus belle de la cathédrale; le pape Alexandre VII l'avait construite à l'occasion d'une image miraculeuse de la Vierge, dont les Siennois avaient reçu les plus grands secours. C'est pourquoi ils vouèrent, en 1260, à la sainte

Vierge leurs personnes et leur ville, par un acte solennel que dressa Buonaguidi Staccati, après leur grande victoire de l'Arbia.

L'autel était incrusté de lapis lazuli et orné de bas-reliefs dorés du Bernin et de colonnes de marbre vert de mer.

Avant d'entrer dans le cœur, on apercevait quatre grandes fresques dont les deux premières représentaient l'élévation d'Esther et la manne tombant du ciel pour les Israélites. Dans les deux dernières se voyaient les saints et saintes de Sienne. Le jubé, espèce de tribune octogone où l'on chantait l'évangile, était soutenu par des colonnes de granit et d'énormes lions qui semblaient en défendre l'entrée. Après avoir contemplé religieusement le temple magnifique au milieu duquel elle se trouvait, Nella et Siniâ s'avancèrent humblement vers la chapelle de la Vierge, et s'agenouillèrent devant la sainte dont elles espéraient un remède à leurs maux.

Séparé de son fidèle Mako, Montanini avait été enfermé dans un des cachots les plus sombres et les plus isolés du palais della Signoria, dont les fondations recélaient plus d'une victime, que le despotisme et l'intrigue y avaient jetés depuis bien des années, et que la politique "inducienne" de ceux qui gouvernaient alors était intéressée à laisser dans l'oubli.

Mis en quelque sorte au secret, le noble jeune homme n'avait pas même la consolation de voir sa sœur, qui depuis deux jours s'était vainement présentée aux portes du palais, gouverné maintenant par Castruccio

dont la haine et la cruauté ne devaient laisser d'alternative à son prisonnier que la mort ou la captivité.

Le troisième jour de son arrestation, et comme il ne pouvait trouver de repos sur sa couche de paille, Montanini eut l'entendre un soupir étouffé qui semblait venir du fond de sa prison; il se leva étonné, écouta plus attentivement, et le bruit redoublant, il s'avança en tâtonnant, supposant que son cachot n'était séparé d'un autre que par une porte qu'il lut en effet par trouver. Mais le bruit ayant cessé, inquiet et oubliant sa propre position, il s'écria: — Qui que vous soyez, avez-vous besoin de secours?

Une voix sourde lui répondit, après un instant de silence: — Quel secours pourriez-vous m'accorder, n'êtes-vous pas prisonnier comme moi?

Le jeune homme se frappa le front avec désespoir. — Qui, je n'y pensais pas, mon affreux cachot d'un fou, je ne puis que vous plaindre! — Il y a bien longtemps, reprit la voix, qui semblait appartenir à un vieillard, que je n'ai entendu les accents de la bienveillance; depuis dix longues années on ne m'a fait entendre que ceux de mon gélier, le grincement des verrous et le grondement des portes par lesquelles je ne dois plus passer; vous voyez en moi non les plus grands exemples des vicissitudes de la fortune, car, il y a dix ans, j'étais noble, riche et puissant; aujourd'hui je ne suis bientôt plus qu'une des pierres de cette triste demeure..... Ne puis-je savoir le nom de mon compagnon d'infortune?

— Certainement, répondit vivement celui-ci, profondément ému des longues souffrances de ce malheureux prisonnier, je suis un Montanini.

— Un Montanini! s'écria le vieillard avec force, un Montanini! Jeune homme, jeune homme, ne m'en imposez pas; un Montanini! répéta-t-il vivement; j'ai là de quoi me procurer de la lumière, je le reconnaîtrai bien.

Le jeune prisonnier entendit avec étonnement la porte de communication s'ouvrir, et une clarté soudaine illuminant son cachot, lui montra dans le nouveau venu un être tellement hideux par l'épouvante longuement de ses cheveux et de sa barbe qui se confondaient ensemble, qu'il recula saisi d'un sentiment d'horreur et d'effroi. Ce personnage était un bout de torches allumés à la hauteur du visage de Montanini, qu'il observa curieusement pendant que celui-ci, les yeux fixés sur lui, ne pouvait les en détacher.

— C'est lui. Oui, ce sont là tous ses traits; c'est son image vivante, murmura le vieillard lorsqu'il eut terminé son inspection. — Tiens, jeune homme, regarde l'état auquel on a réduit un de tes semblables.... Regarde-moi bien, et dis si tu peux reconnaître en moi ton oncle, le comte de Patrello.

— Vous.... Vous.... Ici.... Dans cet état; vous le noble comte, frère de ma mère, dit Montanini, en s'avancant vers lui. — Vous que je croyais avoir été tué dans la grande conjuration, il y a dix ans! — — Oui, n'est-ce pas, ils ont fait courir le